

ETTY HILLESUM

CONFERENCE- DEBAT 2 DECEMBRE 2016

Communauté Saint-Luc MARSEILLE

-- Venir en aide à la faiblesse de Dieu---

Venir en aide à la faiblesse de Dieu. La phrase est de Marguerite Yourcenar, dans « l'œuvre au noir ». « Combien de malheureux qu'indigne la notion de Son omnipotence accourraient du fond de leur détresse si on leur demandait de venir en aide à la faiblesse de Dieu ? »

Elle rejoint beaucoup de réflexions d'Etty : « Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi. Ce n'est pas toi qui peut nous aider, mais nous qui pouvons t'aider et, ce faisant, nous nous aidons nous-mêmes ».

J'ai rencontré Etty en lisant en 2006 la première page du journal Le Monde. L'auteur disait : je viens de lire la phrase la plus importante du siècle : « Il y a en moi un puits très profond, et dans ce puits, il y a Dieu. Parfois je parviens à l'atteindre. Mais plus souvent, des pierres et des gravats obstruent ce puits, et Dieu est enseveli. Alors il faut le remettre au jour. Il y a des gens qui prient les yeux levés vers le ciel ; ceux-là cherchent Dieu en dehors d'eux. D'autres penchent la tête et la cachent dans leurs mains, ceux-ci cherchent Dieu en eux-mêmes. » Alors j'ai commencé à la lire.

J'avais la certitude d'être entré dans un monde spirituel neuf, et la porte m'était ouverte par une jeune femme tout à fait étrangère au commencement à ce monde. Etty y entrait, elle, comme écrivaine de son journal, exactement comme moi j'y entrais, en lisant ce même journal, et suivant le même chemin de réflexion.

Mais qui est Etty Hillesum ?

Esther (Etty) Hillesum est une juive hollandaise. Elle a 27 ans, à Amsterdam, en 1941. Bien que petite-fille de rabbin, elle est agnostique, et vient de terminer ses études de Droit Public. Elle possède un charme fou, une sensualité assumée, et n'a qu'à choisir parmi les garçons qui lui font la cour. Contre logement Etty « tient la maison » d'un comptable hollandais de 50 ans, Hans Wegerif, qui est veuf, et dont elle devient la maîtresse. Une de ses amies la décrit : « il y avait chez elle un impressionnant décalage entre ses comportements érotiques et ses sublimes conceptions philosophiques. Lorsqu'elle évoquait ces deux tendances contraires, et toujours en conflit, cela me faisait penser à Dostoïewski ».

Début 1941 toute la jeunesse juive de Hollande est sans espoir : aucune carrière possible, l'avenir est fermé. Par hasard, elle rencontre un Juif allemand réfugié : Julius Spier. Ancien élève de Jung, il avait créé à Berlin avant la guerre un cabinet reconnu de « psycho-chirologie. Julius a cinquante ans et vit seul. Massif et lourd d'apparence, il a une aura surprenante, et il devient vite ce qu'on peut appeler le gourou de disciples, surtout féminines. Dès la première séance en mars 1941, Etty devient passionnément amoureuse. Son journal est un long chant d'amour de 800 pages. Mais il n'est pas que cela : Julius sent tout de suite la fine intelligence de cette jeune femme.

Sur sa demande, elle commence un journal ; il lui fait lire la Bible, saint Augustin, Rilke, Maître Eckhart, et l'Évangile de Matthieu. Plus tard et sur sa demande, elle accepte de s'agenouiller tous les matins, dans sa chambre ou ailleurs, pour *reposer en elle-même, écouter sa voix intérieure*. Julius lui parle de l'étincelle de feu divin qui est en elle comme en toute personne, lui répète que la vie est fondamentalement belle et *qu'accepter la mort, et la souffrance, comme partie intégrante de la vie, c'est élargir cette vie*. Il lui apprend enfin à prononcer sans honte le nom de Dieu, qui est tout entier dans l'amour des autres, et que *le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà*.

Quand il meurt 18 mois après, Etty est toujours amoureuse, mais apaisée. Il lui reste 12 mois à vivre, 12 mois pour appliquer au jour le jour ce qu'elle a appris et répété dans son journal : *notre unique obligation morale est de défricher en nous-mêmes de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres.* Elle est employée par le Conseil Juif pour aider les malades et les futurs déportés.

Et là, sur un coin de table, assise près des barbelés, dans un coin de baraque, elle va devenir un des rares témoins lucides et désespérés d'une extermination programmée et scientifique : 105 000 personnes dans 93 trains sur deux ans, un chaque mardi matin. Certaines de ses lettres de Westerbork sont insoutenables à la lecture. Elles sont pourtant écrites – d'un seul jet – par une jeune femme qui est entrée définitivement dans la paix : *je porte en moi tous les paysages. J'ai tout l'espace voulu. Je porte en moi la terre et je porte le ciel. C'est ici, maintenant, dans ce lieu, dans ce monde, que je trouve la clarté, la paix, et l'équilibre.* Elle refuse les offres de ses amis pour entrer dans la clandestinité, elle veut assumer le destin de son peuple, elle prendra le train pour Auschwitz le mardi 7 septembre 1943 et, selon la Croix-Rouge, mourra fin novembre

Prenons avec elle le chemin qu'elle a suivi, pour y trouver notre **premier pain quotidien personnel**. Son journal est la chronique de ses passions : 10 cahiers tous écrits d'un seul jet, sans une rature, et environ 50 lettres écrites du camp sur des coins de table ou sur ses genoux. L'univers des ses « mouvements de l'âme » épouse si fort le nôtre (beaucoup de lecteurs le disent) que stopper sa lecture oblige à un effort comme si on s'arrêtait de penser. Elle dit que « chaque mot écrit est né d'une nécessité intérieure ». On a parfois l'impression que la phrase qui naît dans sa tête passe directement dans son stylo, sans effort.

Sa passion est d'abord celle pour son « maître » Julius Spier, qui nous fait entrer dans le mystère d'un amour à la fois sensuel et mystique, où le terme de morale trouve une dimension supérieure. Elle parle du sentiment de culpabilité improductif, et pense que « la sensualité vient de beaucoup plus loin que le

corps lui-même». Même si elle avoue aussi qu'il « est bien difficile de vivre en bonne intelligence avec Dieu et son bas-ventre » ! Elle a un rapport au corps qui intègre l'Eros de manière résolument positive, et en fait découvrir la valeur d'enrichissement spirituel (je me demande d'ailleurs si le Pape Benoit XVI, dans sa dernière encyclique, n'en parlait pas comme cela). Quand Etty dit que « les attitudes les plus intimes sont le sexe et la prière », l'écrivaine (sur Etty) Karima Berger signifie cette phrase : « elle veut dire que la prière et l'amour sont deux instruments du corps pour éprouver la musique de Dieu et capter un peu de sa splendeur ».

Elle assume de la même façon, avec leurs joies, leurs défaillances, leurs passages douloureux, les deux chemins de l'Eros et de l'Agapê, qui prendra la suite, après la mort de Julius.

Mon deuxième « pain quotidien » si je peux m'exprimer ainsi, je le partage avec beaucoup d'amis d'Etty

Pour elle, « la force essentielle consiste à sentir, au fond de soi, et jusqu'à la fin, que la vie a un sens, et qu'elle est belle » ; On doit tout prendre de la vie quelle qu'elle soit. Si on veut faire abstraction du mal, de la souffrance, de la mort, qui en sont parties intégrantes, on passe à côté de la vie. Simone Weil parle de la souffrance : « Il ne s'agit pas de chercher un remède surnaturel à la souffrance, il s'agit de chercher un usage surnaturel à la souffrance. Beaucoup perdent la foi, croyant à tort que Dieu entre dans le tissu des causes secondes. »

Simone Weil parle aussi du mal : « un homme peut, à tout moment de sa vie, se livrer au mal. Il n'est pas nécessaire d'avoir dit oui au mal pour en être saisi. Mais le bien ne prend l'âme que quand elle a dit oui »

Il faut se dire sans arrêt qu'on est capable de l'affronter et de la vivre pleinement, et non comme un passage, une vallée de larmes, un « prélude » à la vie d'après. Chacun est un temple de Dieu, et la vraie spiritualité est de s'engager sur un chemin de vie intérieure, écouter la nécessité qui nous est propre, arriver au but : « là où l'on est, être présent à cent pour cent. Mon faire consistera à être ». « En excluant la mort de sa vie, on se prive d'une vie

complète. En l’y accueillant, on élargit et on enrichit sa vie ». « Ne vivre que sur l’attente de l’avenir ou le regret du passé est un manque de vivre ; aimer les autres est du présent permanent ». Et puis, quand on recherche cette sagesse, quand on se connaît comme Pindare et Socrate le demandent, descendant au fond de soi, pour tout être humain une porte s’ouvre. Comme le dit Comte-Sponville : « on habite en soi notre rapport temporel à l’éternité, notre rapport relatif à l’absolu ». Pour nous, croyants, cette porte s’ouvre sur quelque chose d’indicible, que nous appelons Dieu. Le chemin de l’homme, s’il est parcouru jusqu’au bout arrive à Dieu. Je ne sais plus qui a dit cela, mais je n’ai jamais mangé de pain meilleur...

CE QUELQUE CHOSE QUE J’APPELLE DIEU...

Nous abordons maintenant le cœur de notre recherche et de la sienne : « cette source originelle et ce qu’il y a de plus profond en moi, et que par commodité j’appelle Dieu », **plus que le pain quotidien !**

« Ce quelque chose que j’appelle Dieu » D’un côté le Dieu créateur tout-puissant, le Dieu-pharaon, disait Maurice Zundel, celui de ce qu’on peut appeler « l’Eglise traditionnelle », celui qu’on nous dit à la messe du dimanche depuis des siècles, celui qui nous surveille, qui nous donne des dogmes auxquels il faut croire pour être sauvés, qui nous jugera après la mort, une mort qui n’est que le passage obligé après une vie qu’on nous demande d’être de mortification, de contrition pour nos péchés, et d’attente d’éternité. On nous disait aussi que son Fils, venu sur terre pour nous sauver, était mort avant tout pour nos péchés.

De l’autre côté, pas en face contraire, mais en amont, le Dieu intérieur et pauvre, qu’il faut protéger en nous, qui attend d’être découvert et aidé, le Dieu dont on nous parle trop peu à la même messe, qu’il faut découvrir d’abord en soi, un travail « prolongé ou sublimé du « connais-toi toi-même » de Socrate. Il faut, dit Etty, « reposer en soi-même, l’expression la plus parfaite de mon sentiment de la vie. Et ce moi-même la couche la plus profonde et la plus riche

en moi où je repose, je l'appelle Dieu ». Et elle continue : « Quand je dis, j'écoute en dedans, en réalité c'est plutôt Dieu en moi qui est à l'écoute. Ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu », confirmant Maître Eckhart : « le fond de Dieu et le fond de l'âme ne font qu'un » (Ce que dit également Simone Weil)

Ce Dieu intérieur, les mystiques chrétiens (et les autres) et seulement eux, nous le disent : Jean De La Croix, la petite Thérèse, Edith Stein, Simone Weil, Maurice Zundel, Etty Hillesum...tant d'autres Mais qui nous parle de ces mystiques (surtout femmes d'ailleurs) en dehors des livres de théologie ? Considérés comme des exceptions à la règle, dépassant les normes de tous les jours, un peu dangereux Nos enseignants de la religion ne s'aventurent pas. Ils sont prisonniers des mots, des phrases, celles des discours de la liturgie et des livres de messe. La « lourde pensée prudente » de beaucoup d'enseignants perd sa saveur.

Alors on déserte les églises, et on « bricole » spirituellement ailleurs, ou on ne bricole plus du tout ! La religion se retire de la vie politique et sociale, un peu comme une marée qui descend. Heureusement, en se retirant, elle fait découvrir des « fonds spirituels » insoupçonnés. Maintenant on situe moins le Dieu que nous cherchons dans une religion que dans un rapport intime à la conscience personnelle. Et les mystiques sont les meilleurs messagers de la transcendance.

Je veux être prudent dans mon discours, les deux démarches peuvent être la recherche d'un même Dieu, qu'il faut découvrir et aimer, et qui est en bout de route l'amour des autres. Mais je me sens tellement plus en accord avec moi-même sur la route que m'indique Etty et les mystiques dont je parle. Je rêve, pardonnez-moi, non pas d'une autre Foi, mais simplement d'une révolution copernicienne du langage chrétien.

La religion historique, qui a tant introduit Dieu « en gravité » disparaît. Simone Weil dit : « tout se passe comme si, sous la même dénomination de christianisme, il y avait deux religions, la mystique, et l'autre » Écoutons le pasteur Bonhoeffer, tué par les nazis : « Le christianisme et ses dogmes reposent sur un a priori religieux des hommes. Au départ cet a priori était

historique, puis est devenu périssable, puis n'existe plus. Il n'est plus question de recourir sans arrêt à l'hypothèse Dieu pour vivre. Tout va sans Dieu aussi bien qu'auparavant ». Ce que dit aussi Bernard Feillet : « Nous avons cru que l'essentiel de la foi était de croire en Dieu, et nous avons été handicapés pour laisser Dieu devenir Dieu-en-nous »

La vie est une fin en elle-même, et c'est en la vivant pleinement, qu'on arrive à Dieu. Celui qui fuit la terre pour trouver Dieu ne trouvera que lui-même. Le mystère de l'homme, celui que nous cherchons en rentrant en nous-mêmes, et le mystère de Dieu, sont une seule et même conquête.

Le Nouveau monde d'Etty

Nous allons franchir une nouvelle étape, l'entrée d'Etty dans son « autre monde » spirituel, d'abord celui de **l'amour des autres** :

« Le moindre atome de haine que nous ajoutons à ce monde nous le rend plus inhospitalier qu'il n'est déjà »

« Je ne crois pas que nous puissions corriger quoi que ce soit dans le monde extérieur, que nous n'ayons d'abord corrigé en nous »

« Notre unique obligation morale est de défricher en nous-mêmes de vastes clairières de paix et de les étendre de proche en proche, jusqu'à ce que cette paix irradie vers les autres. »

« Il n'existe aucun lien de causalité entre le comportement des gens et l'amour que l'on éprouve pour eux. L'amour du prochain est comme une prière élémentaire qui nous aide à vivre. La personne même de ce prochain ne fait pas grand-chose à l'affaire »

Et celui de son **dialogue ininterrompu avec Dieu** :

« Désormais libre, je ne veux plus rien posséder. Désormais tout m'appartient et ma richesse intérieure est immense »

« Quand on a une vie intérieure, peu importe, sans doute, de quel côté des grilles du camp on se trouve »

« Il faut oublier des mots comme Dieu, la souffrance, la mort, l'éternité. Il faut devenir aussi simple et muet que le blé qui pousse ou la pluie qui tombe. Il faut se contenter d'être »

« L'artère principale de ma vie s'étend déjà très loin devant moi, et elle atteint un autre monde » (celui dont je vous parlais juste avant...)

ALORS, ELLE DEVIENT PROPHETE (prophète au sens biblique...)

Il est stupéfiant de constater sa prémonition que son expérience ferait sens pour les générations futures : En juin 42 : « J'ai l'impression que tout ce que je vis intérieurement ne m'appartient pas en propre, que je n'ai pas le droit de le garder pour moi seule, que je dois en rendre compte. Comme si dans ce petit pan de l'histoire de l'humanité, j'étais un des nombreux récepteurs, qui devra à son tour se faire émetteur »

En juillet 42 : « J'aimerais tant survivre pour transmettre à cette nouvelle époque toute l'humanité que j'ai préservée en moi malgré les faits dont je suis témoin chaque jour. C'est aussi le seul moyen de préparer les temps nouveaux : les préparer déjà en nous... J'aimerais tant vivre, contribuer à préparer les temps nouveaux, leur transmettre cette part indestructible de moi-même, car ils viendront, certainement. Ne se lèvent-ils pas déjà en moi ? »

En juillet 43 un mois avant son départ : « Si nous survivons à cette époque, indemnes de corps et d'âme, d'âme surtout, sans haine, nous aurons aussi notre mot à dire après la guerre. Je suis peut-être une femme ambitieuse, j'aimerais bien avoir un petit mot à dire ».

J'arrive au bout de cet entretien.

Depuis pas mal de temps, je fréquente et j'écoute des amis d'Etty. Ils me disent toujours le seul prénom, comme une amie qui ne nous quitte pas. Et ils disent tous qu'elle les aide. A quoi ? Bien malin qui pourrait le dire ? parce que cela fait partie du plus intime de chacun. Presque tous me reprennent des phrases différentes, et qu'ils retiennent, parce qu'elles leurs sont utiles. Tôt ou tard,

notre chemin intérieur recoupe le sien, c'est cela son miracle. En fait chacun trouve ce qu'il vient, même inconsciemment, chercher.

Chacun trouve un Dieu à sa mesure, même si ces deux termes sont totalement contradictoires. Tous ont la certitude qu'une porte s'ouvre, même sans savoir au départ sur quel monde. Sa sensualité joyeuse dérange, le Dieu qui n'est parfois pour elle qu'un mot, mais à qui elle dit : oui, mon Dieu, tu sembles assez peu capable de modifier une situation finalement indissociable de cette vie ; il m'apparaît de plus en plus clairement à chaque pulsation de mon cœur que tu ne peux pas nous aider, mais que c'est nous qui pouvons t'aider. Je vais t'aider à ne pas t'éteindre en moi. Cela dérange.

Sa non-révolte devant l'horreur dérange, sa joie de vivre malgré les cadavres vivants qu'elle côtoie et aide dérange. Elle est une fille dangereuse pour les croyances humaines cadrées et les règles religieusement correctes. En ces temps de déconstruction des églises, ceux qui la lisent (en insistant pour aller au bout) trouvent des pierres pour reconstruire leur demeure intime, qui est celle de Dieu.

Et enfin, 5 jours avant son départ, elle écrit à son amie Maria Tuizing :
« L'année dernière, nous étions encore des jeunots sur cette lande, Maria. Aujourd'hui nous avons pris un peu d'âge, on est devenu un être marqué par la souffrance, pour la vie. Et pourtant cette vie, dans sa profondeur insaisissable, est étonnamment bonne, Maria, j'y reviens toujours. Pour peu que nous fassions en sorte, malgré tout, que Dieu soit chez nous en de bonnes mains...

Yves Bridonneau